

Pèlerinage
à Deux Marabouts

Mohammed Kali

Pèlerinage à Deux Marabouts

Chronique d'un village colonial
(Algérie 1875-1962)

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

- « Vaincre l'échec scolaire », essai, Éditions ANEP, 2002
- « Théâtre algérien, la fin d'un malentendu », essai, Éditions du ministère de la culture, 2005
- « Mémoires nomades », roman, Éditions Alpha, 2007
- « Béni-Saf, le legs du large et des entrailles de la terre », essai, Éditions Dar el kitab el arabi, 2007
- « Aïn Témouchent, le temps de la colonie », essai, Éditions Dar el kitab el arabi, 2009
- « 100 ans de théâtre algérien », essai, Éditions Socrate News, 2013
- « Théâtre de marionnettes en Algérie et ailleurs », essai, Éditions Dar el kitab el arabi, 2014
- « L'œil et l'oreille, des langues aux langages dans le théâtre algérien », Chihab Éditions 2023

Ouvrages Collectifs

- « Des formations pour la scène mondiale aujourd'hui », sous la direction de Françoise Quillet, Actes du CIRRAS (centre international de réflexion et de recherche sur les arts du spectacle, Paris), L'Harmattan 2016
- « Scènes politiques du Maghreb au Moyen-Orient », Dossier coordonné par Pauline Donizeau, Yassaman Khajehi et Najla Nakhlé-Cerruti, In Théâtre Public N°233, juin 2019
- « En mémoire du futur, pour Abdelkader Alloula », Actes sud 1997
- « Les années Boum » sous la direction de Mohamed Kacimi, Chihab Éditions, 2016
- « Patrimoine culturel immatériel au miroir du politique, » In « Du patrimoine matériel et immatériel en Algérie : variations plurielles », sous la direction de Hadj Miliani, les cahiers du CRASC n° 34/2018

Avant-propos

Il n'est pas peu insolite ce récit du pèlerinage d'un Français d'Algérie sur le lieu de son enfance et de son adolescence. Empruntant les méandres d'une narration polyphonique, « Pèlerinage à Deux Marabouts » s'efforce par ce biais de restituer la grande histoire à travers la petite, celle, plus anecdotique, sur le cours du au jour le jour.

Ainsi, le périple de son personnage mue pour le lecteur en immersion dans les annales d'une agglomération, depuis son édification sous régime colonial, en 1875, soit 45 ans après la colonisation de l'Algérie jusqu'à la proclamation de son indépendance en 1962. Observons à ce propos que si la littérature sur le passé colonial du pays a essentiellement eu pour acteurs des individus, dans « Pèlerinage à Deux Marabouts », le personnage principal en est un village ainsi que ses habitants, les deux voulus représentatifs de la société coloniale d'alors, toutes communautés confondues.

Singulier est également ce récit en ce sens qu'il est loin d'être exclusivement le fruit de l'imagination de l'auteur, son développement s'est principalement nourri de faits réels et documentés, puisés dans des archives coloniales de plusieurs agglomérations, ce qui fait de Deux Marabouts une cité composite.

Les anecdotes collectées l'ont été pour leur pertinence relativement à ce qu'elles renvoient d'une histoire locale dans ce qu'elle a de commun ou de raboteux. Cependant, dans leur transposition, une part de fiction a été enchâssée afin de romancer

le récit et de valoriser au mieux les faits et évènements retenus, tout en prenant garde à ne pas les dénaturer.

Enfin, « Pèlerinage à Deux Marabouts » s'est imposé de demeurer au plus près de ce que la recherche historique, tant en Europe qu'en Algérie, a établi, se rangeant à distance d'une saga consensuelle, car mensongère par nature, d'une part, et d'une stérile guerre des mémoires, d'autre part.

L'ère des vaincus

Je l'imagine ce 3 mars 1875, tête nue et cheveux ras, à l'instar des gens d'alors qui les couvraient d'un chèche. Cette coiffe quelque peu élimée et sa chéchia qu'il met en dessous, sont déposées l'une sur l'autre au bord de sa modeste litière, une natte en alfa couverte d'un épais tapis rouge tissé en poil de mouton.

Le spartiate intérieur de la mesure est éclairé par l'entrebâillement d'une porte donnant sur une courette. Une des chattes du douar squatte un coin de la pièce. Les yeux mis clos, elle ronronne sous la goulue tétée de sa portée qu'elle vient de rejoindre après une virée au dehors. Dahmani Lakhdar, le propriétaire des lieux, l'a habitué à y faire litière chaque fois qu'elle met bas.

Pour l'instant, il ne lui prête aucune attention. Il est assis, jambes croisées, derrière une meïda. L'homme n'est cependant pas attablé devant un plat fumant ou en attente de quelque nourriture. Il est plutôt studieusement accoudé sur la table basse, un porte-plume à la main, ciselant comme il se doit des pleins et des déliés d'une écriture comme on s'y applique au 19^e siècle. L'air grave, concentré sur sa scription, n'éclipse pas les attraits de sa figure dont, entre les sourcils, la raide raie verticale typique de l'homme de caractère.

Le moment est presque cérémonieux. Lakhdar écrit au commandant de Deux Marabouts, le centre de colonisation voisin :

« Veuillez être assez bon pour accueillir favorablement la présente demande. Je suis un ancien goum démobilisé pour blessure au service de la France. Parlant le français et habitué des mœurs françaises, je désire trouver une place au sein de l'administration civile du centre de population dont vous êtes le chef.

Natif de cette région, en connaissant parfaitement tous les douars et toutes les tribus, je pourrais vous être utile pour les renseignements que je pourrais vous fournir dans les fonctions de chaouch ainsi que d'interprète entre vous et la population indigène.

Je vous prie de croire, mon commandant, à l'expression de mes sentiments dévoués et d'agréer mes respectueuses salutations ».

Instantanément, l'image de Dahmani Lakhdar paraphant cette correspondance se brouille dans mon esprit. Elle dément atrocement l'adulatrice évocation d'un aïeul dont les descendants parmi ma tribu des Ouled Madani s'enorgueillissent de la parenté depuis des lustres. De génération en génération, il se conte d'homériques fables de bravoure sur son singulier baroud contre l'occupation coloniale. L'affabulation qui s'est greffée sur ses exploits l'a élevé au rang de personnage légendaire.

L'archive que je tiens en main, fait de moi le premier de sa descendance à découvrir, près de deux siècles plus tard, une franche récusation de son panégyrique ! La dissimulation sur son rôle de supplétif au service de l'occupant, un durable mensonge par omission, l'a recouvert d'une épaisse chape d'oubli.

À midi, demeurant cloîtré dans mon bureau à la mairie, j'en oublie d'aller déjeuner. Surprise par cette entorse à ma routine, mon épouse a dépêché notre fils s'en enquérir.

En fin de journée, l'idée d'en appeler à un spécialiste de mes relations, sans vraiment m'apaiser, s'impose comme l'unique ressource pour y voir clair. L'historien en question, spécialisé en histoire contemporaine, m'a toujours épaté par la pertinence des lectures qu'il fait du contenu des archives coloniales lorsqu'il vient en consulter pour ses recherches dans mon service. Il me surprend par sa capacité à déduire des enseignements bien autres que ceux qui, a priori, semblent l'évidence même à un néophyte.

Peut-être que derrière la lettre de l'aïeul Dahmani, il y aurait une vérité moins affligeante ? Je m'accroche éperdument à cette idée à la façon d'un noyé à une bouée de sauvetage. Par téléphone,

je prends rendez-vous avec lui. Ce sera pour le surlendemain à W, la grande cité régionale où il enseigne à l'université.

Il me reçoit au Centre de recherches historiques auquel il est également rattaché. Aussitôt assis, je glisse à l'universitaire la photocopie de l'embarrassant document et j'insiste auprès de lui sur ce qu'il implique de discrédit quant à la postérité de son auteur.

Après lecture et un bref moment de réflexion, un sourire se dessinant curieusement sur ses lèvres, ses premiers mots modèrent mon agitation intérieure. Il me met tout d'abord en garde contre toute apparence :

« La plus adéquate démarche est de replacer l'affaire dans le contexte de son époque. Par ailleurs, en un mot comme en mille, dès qu'il s'agit du passé, il est essentiel de s'interdire de plaquer dessus les grilles d'analyse actuelles, car elles sont forcément en décalage avec lui.

– C'est-à-dire, Professeur ?

– Sachez que sur les régions littorales du pays, comme à Deux Marabouts, dans les rapports avec l'Autre du pourtour de la Méditerranée, pour peu qu'il n'y ait pas de menace, le contact paisible existe depuis au moins deux millénaires avant notre ère, avec en particulier l'expansion maritime des Phéniciens, implantant des comptoirs sur la côte pour commercer. C'était du temps des royaumes berbères, bien longtemps avant la romanisation de la Numidie. Il n'y avait donc nulle frilosité à traiter avec l'étranger, l'essentiel étant d'y trouver ses intérêts.

Il faut ajouter à cela que nos ancêtres ne se connaissaient d'identité surtout que tribale et religieuse. L'idée d'algérianité ou de nationalité au sens moderne du terme n'avait pas encore cours. Celle d'État-nation est fille de la modernité avec la fin du 19^e siècle. Le sentiment d'un Eux et Nous est donc à relativiser. En outre, l'État des Deys et des Beys durant la période ottomane n'avait pas déconstruit les structures tribales en place. Il a fait avec. La mentalité clanique a d'ailleurs si bien subsisté qu'elle a

constitué un frein à une résistance dans l'union des tribus contre l'invasion française.

Pour preuve, il n'est que de citer les défections à la résistance engagée contre elle par l'Émir Abdelkader ! C'est d'ailleurs durant les dix-sept ans de combat qu'il a mené qu'un État-nation a commencé à se forger avec une organisation territoriale, une administration, une monnaie, un emblème, soit un État moderne que la colonisation de peuplement a tôt fait d'anéantir.

En outre, les grandes insurrections qui ont suivi, ont été le fait de tribus d'une région sans toujours gagner le soutien des tribus des régions voisines. Celles qui se soulevaient, le faisaient sous la bannière de zaouias lorsqu'elles étaient victimes d'une spoliation qui les touchait. C'est dire que le sentiment national n'a commencé à se cristalliser que sur la durée, et d'abord chez les élites citadines, après les premières décennies du 20^e siècle, avec l'émergence du mouvement national. »

Mon interlocuteur m'explique encore qu'au moment où Dahmani Lakhdar adresse sa demande au commandant du centre de Deux Marabouts, quatre ans venaient de passer après la fin de la guerre de conquête menée par la France entre 1830 et 1871. L'Algérie aura perdu un tiers de sa population, soit un million de morts, tant du fait de la guerre, de la famine, que des épidémies. C'est un temps de décadence, l'ère des vaincus et des enfants de vaincus, une phase de vide et d'indignité.

La seule revendication qui allait poindre au début du nouveau siècle, c'est celle d'un droit à l'assimilation, c'est-à-dire l'octroi par l'État colonial des mêmes droits pour les autochtones que ceux dont jouissent les colons européens, c'est-à-dire ceux de la citoyenneté, mais couplée à la reconnaissance d'un statut personnel en conformité avec l'identité culturelle et culturelle indigène.

Rasséréné par ce précieux éclairage, je me remets les semaines suivantes à compulsier les liasses de papiers et les registres des archives communales pour pleinement pénétrer à l'intelligence de l'énigme Dahmani Lakhdar. Au bout de mes explorations

paperassières et des jours à tousser pour dégager mes voies respiratoires des acariens reniflés dans les plis des vieux parchemins, je finis par reconstituer l'histoire d'un Lakhdar bien moins réductrice que celle d'un héros mythique ou d'un infâme renégat. Mettant bout à bout les indices collectés tant sur lui que sur le contexte local, voici où j'en arrive au terme de mes déductions :

Au moment de sa demande d'emploi, Lakhdar Dahmani vit en célibataire à un âge où les jeunes de son clan sont déjà pères d'une flopée de bambins. Est-il veuf ou divorcé ? Je n'ai pu me faire une idée. Toujours est-il qu'il n'a pas eu d'enfants. Ce qui est certain, c'est qu'il vivote dans un douar formé d'une vingtaine de khaïmas et de gourbis, dont le sien jouxtant celui de ses parents, tous situés à proximité d'un nouveau hameau colonial implanté sur Blad Ouled Madani, soit les terres de cette fraction tribale auparavant makhzen au service des Ottomans.

Elle a en conséquence été l'une des premières à pâtir de l'occupation coloniale. Ses troupeaux et ses terres sont séquestrés puis répartis entre les colons qui débarquent. Les années s'additionnant, la lassitude et la misère distillent leur démobilisatrice œuvre.

L'usure du temps effrange la discipline tribale, tout comme les fils en laine de chameau et de chèvre d'une khaïma que l'aiguille ravaudeuse ne vient plus épisodiquement raffermir. La tribu ne nomadise plus. Elle rompt avec son immémorial mode de vie agropastoral. Car, insatiable, la colonie de peuplement a également accaparé les terres de parcours pour les labourer. Le maigre cheptel restant aux familles spoliées fond au fil des disettes.

Alentours, pareillement, on se sédentarise. Les gourbis en pisé remplacent progressivement les tentes. On offre la force de ses bras au colon devenu propriétaire des terres ancestrales. D'autres infortunés parmi les Ouled Madani grossissent les rangs des supplétifs de l'asservisseur à l'instar de mon aïeul Lakhdar.

Par contre, Omar, son fougueux cadet, moins illustre que lui dans la mémoire des nôtres, s'engage dans une voie opposée. Il

rallie les partisans d'un djihad proclamé par un obscur imam. Après quelques mois de maquis, il est appréhendé, condamné aux travaux forcés et déporté par-delà les mers vers la Guyane française, une colonie pénale.

Mais, au fait, comment suis-je tombé sur cette histoire ?

Saints et marabouts

Eh bien, j'y suis arrivé tout à fait incidemment...

Le hasard a fait que je m'apprêtais à accueillir un ami que je n'ai jamais côtoyé, un ami virtuel comme il se dit actuellement puisque notre proximité s'est opérée par le biais du Web, grâce à l'entregent d'un ami commun.

Ce dernier m'avait sollicité afin d'aider Gérard Müller à réaliser au mieux son projet de voyage à son agglomération de naissance, Deux Marabouts, où moi aussi, je suis né et où je réside. Gérard est professeur d'université à Orléans, capitale régionale du Centre Val de Loire, pays de l'illustre Jeanne d'Arc et des fameux châteaux dits de la Loire.

Cette bio express ne m'avait pas rassurée au regard de l'exécrable image que renvoient d'eux-mêmes en général certains ex-Français d'Algérie. J'en avais rencontré quelques-uns en France dont j'ai gardé un pénible souvenir. Notre ami commun, comprenant mes réticences, m'a assuré sur l'absence de ressentiments chez Gérard à l'endroit de l'Algérie indépendante, dispositions dont la réalité a été largement confortée dès nos premiers échanges épistolaires. Sur cette base, une affable relation s'est engagée par courriels, nos sujets d'intérêt se multipliant sur la base de notre principal centre d'intérêt, Deux Marabouts.

Au fil des échanges, je le découvre bien plus informé que moi sur l'histoire locale alors que je l'étais davantage sur celle du plus long cours, à dimension nationale. Nos approches de ce passé commun sont presque comme en miroirs inversés, ne se recoupant qu'en partie. Il est vrai que Gérard Müller est parti au début de son